

Le temps des loups

.....
L'Allemagne et les Allemands
(1945-1955)
.....

Harald Jähner

Traduit de l'allemand
par Olivier Mannoni



ACTES SUD



LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Allemagne, 1945. Le pays est en ruine. De nombreuses villes sont réduites à l'état de gravats, plus de la moitié de la population est déplacée. On compte ainsi neuf millions de bombardés évacués, quatorze millions de réfugiés et d'expulsés des territoires de l'Est, dix millions de travailleurs forcés et de détenus libérés, et plusieurs autres millions de prisonniers de guerre qui rentrent peu à peu chez eux. C'est l'"heure zéro".

Comment cette masse d'êtres dispersés aux quatre vents, déportés, évadés ou abandonnés parvint-elle à se réagréger ? Comment une société a-t-elle pu émerger de ce chaos ? Voilà ce que raconte ce livre.

Dans cette histoire des mentalités d'une ampleur inédite, saluée à l'international et couronnée du prix de la Foire du livre de Leipzig, Harald Jähner dresse le panorama nuancé d'une décennie décisive pour les Allemands. Un nouveau départ, vu sous un nouveau jour.

"Un chef-d'œuvre." *The Spectator*

LE TEMPS DES LOUPS

L'ALLEMAGNE ET LES ALLEMANDS (1945-1955)

HARALD JÄHNER

Harald Jähner a dirigé jusqu'en 2015 la rubrique culturelle du Berliner Zeitung, dont il avait rejoint la rédaction en 1997. Auparavant, il avait écrit dans les colonnes littéraires du Frankfurter Allgemeine Zeitung. Depuis 2011, il est professeur honoraire de journalisme culturel à l'université des arts de Berlin et Le Temps des loups est son premier livre.

Ce titre a reçu une aide à la traduction du Goethe Institut.



Titre original :

Wolfszeit

Deutschland und die Deutschen 1945-1955

Éditeur original :

Rowohlt Berlin Verlag

© Rowohlt Verlag GmbH, Berlin, 2019

Publié par l'intermédiaire de l'agence

EDITIO DIALOG, Lille, France, www.editio-dialog.com

© ACTES SUD, 2024

pour la traduction française

Photographie de couverture : *Jeune couple marchant dans les ruines de la Heitmannstrasse à
Hambourg.* Photo (C) BPK, Berlin, Dist. RMN-Grand Palais / image BPK

ISBN 978-2-330-18679-1

Harald Jähner

LE TEMPS
DES LOUPS

L'ALLEMAGNE
ET LES ALLEMANDS
(1945-1955)

traduit de l'allemand
par Olivier Mannoni

ACTES SUD

SOMMAIRE

AVANT-PROPOS	11
1. L'HEURE ZÉRO?	17
<i>Il n'y avait jamais eu autant de commencement. Ni autant de fin</i>	
2. DANS LES RUINES	27
<i>Qui pourra jamais ranger tout cela? Stratégies du déblaiement Beauté des ruines et tourisme des décombres</i>	
3. LA GRANDE MIGRATION	49
<i>Travailleurs forcés et prisonniers en errance – à tout jamais apatrides Les expulsés des territoires de l'Est et le choc de la rencontre des Allemands avec eux-mêmes En chemin</i>	
4. LA FUREUR DE DANSER	95
<i>“Heile, heile Gänsje, mein arm «zertrümmert» Mainz”</i>	
5. AMOUR 47	115
<i>Le retour des hommes au bout du rouleau Constanze se promène dans le monde “Avides de vivre, assoiffées d'amour” Un excédent de femmes – l'infériorité numérique des hommes sauve leur position dominante Des proies faciles à l'Est Veronika Dankeschön à l'Ouest</i>	

6. PILLAGE, RATIONNEMENT, MARCHÉ NOIR	
– LEÇONS POUR L'ÉCONOMIE DE MARCHÉ.....	161
<i>Premières redistributions – les citoyens apprennent à piller</i>	
<i>La logique des cartes de rationnement</i>	
<i>Un peuple de voleurs de nourriture</i>	
– <i>initiative personnelle et criminalité</i>	
<i>Le marché noir, une école de la citoyenneté</i>	
7. LA GÉNÉRATION COCCINELLE SE MET EN LIGNE.....	197
<i>Réforme monétaire, la seconde heure zéro</i>	
<i>Wolfsburg, la pépinière humaine</i>	
<i>Start-up – Beate Uhse découvre son modèle économique</i>	
<i>en faisant du porte-à-porte</i>	
<i>L'Allemagne s'enfoncé-t-elle dans la crasse?</i>	
<i>La peur de la déchéance</i>	
8. LES RÉÉDUCATEURS	235
<i>Trois écrivains et officiers chargés des questions culturelles</i>	
<i>étudient l'esprit allemand pour le compte des Alliés</i>	
9. LA GUERRE FROIDE DE L'ART ET LE DESIGN	
DE LA DÉMOCRATIE.....	261
<i>Appétit de culture</i>	
<i>Comment l'art abstrait décora l'économie sociale de marché</i>	
<i>Comment la table en forme de rein transforma la pensée</i>	
10. LE SON DU REFOULEMENT	287
<i>Se taire, parler, se rapprocher sans plaisir</i>	
<i>C'est un miracle que ça se soit bien passé</i>	
ÉPILOGUE : LE BONHEUR.....	311
NOTES	315
ANNEXES.....	347
BIBLIOGRAPHIE.....	347
CRÉDITS DES ILLUSTRATIONS	357
RÉFÉRENCES DES TEXTES.....	359
REMERCIEMENTS	361

AVANT-PROPOS

LE 18 MARS 1952 parut dans le *Neue Zeitung* un texte de l'écrivain et éditeur Kurt Kusenberg. Il était intitulé "Rien ne va de soi. Éloge d'une époque de misère". Sept ans seulement après la capitulation, l'auteur regrettait les semaines de désarroi qui avaient suivi la fin de la guerre. Bien que rien n'ait plus fonctionné à ce moment-là, ni le courrier, ni les trains, ni les transports en général, en dépit des sans-abri, de la faim et des cadavres qui gisaient encore çà et là sous les ruines, ces semaines lui apparaissaient après coup comme une bonne période. "Comme des enfants", les gens s'étaient mis, après la guerre, à "reprendre le filet déchiré des relations humaines". Comme des enfants ?

Kusenberg recommandait instamment à ses lecteurs de se replacer dans cette "époque de privation, déguenillée, tremblant de froid et de misère, dans cette époque dangereuse" au cours de laquelle, en l'absence de tout ordre étatique pour régir la population dispersée, on avait redéfini la morale et la cohésion sociale : "La correction n'excluait pas l'inventivité et la ruse – elle ne proscrivait même pas le vol de nourriture. Mais dans cette vie de demi-brigands, il y avait un honneur des voleurs, peut-être plus moral que la conscience coulée dans le bronze qui est aujourd'hui la nôtre."

Voilà qui est singulier. Il y aurait donc eu une telle dose d'aventure, immédiatement après la guerre ? L'"honneur des voleurs" aurait joué un tel rôle ? On aurait relevé une telle quantité d'innocence ? Ce qui avait assuré la cohésion des Allemands jusqu'à la fin de la guerre n'était fort heureusement plus que ruines. L'ancien ordre était mort, un nouveau s'annonçait dans les étoiles et ce sont les Alliés qui, dans un premier temps, se chargèrent de répondre aux nécessités vitales. Il était difficile de donner le nom de "société" aux quelque 75 millions de personnes regroupées au cours de l'été 1945 sur ce qui restait du territoire allemand. On parlait de *no-man's-time*, de "temps des loups", du moment où "l'homme était devenu un loup pour l'homme". L'idée que chacun ne se souciait plus que de soi ou de sa meute se grava dans l'image que le pays avait de lui-même jusqu'à une date avancée des années 1950, alors

que l'Allemagne allait déjà beaucoup mieux, mais que l'on continuait à se replier obstinément sur la famille, considérée comme un espace de protection sans référent extérieur. Même dans le fameux *Herr Ohnemichel*, "M. Sans-Moi", ce type d'Allemand majoritaire et apolitique que dénonçait à la fin des années 1950 la campagne "Ensemble", continuait à vivre – sous les atours du petit-bourgeois – le loup au rang duquel on avait vu se rabaisser en 1945 l'ancien *Volksgenosse*, l'ancien membre de la "communauté du peuple" nazie.

Après la fin de la guerre, plus de la moitié des personnes vivant en Allemagne ne se trouvaient pas là où elles auraient dû ou voulu être ; parmi elles, 9 millions de bombardés évacués, 14 millions de réfugiés et d'expulsés des territoires de l'Est, 10 millions de travailleurs forcés et de détenus libérés, et plusieurs autres millions de prisonniers de guerre qui rentraient peu à peu chez eux. Comment cette masse d'êtres dispersés aux quatre vents, déportés, évadés ou abandonnés se désagrèga avant de se réagréger, comment les *Volksgenosse*, les "camarades du peuple", redevinrent peu à peu des citoyens : voilà ce que raconte ce livre.

Ce type d'histoire court toujours le risque d'être ensevelie sous les grands événements historiques. Les principales modifications concernèrent le quotidien, la manière de se procurer à manger, par exemple, dans le pillage, le troc ou les achats. Mais aussi la vie amoureuse. Une vague d'aventurisme sexuel se leva en Allemagne après la guerre. Il y eut aussi de nombreuses et amères déceptions lors du retour espéré des hommes. On voyait désormais beaucoup de choses sous un autre jour, on voulait faire table rase et le nombre de divorces bondit d'un seul coup.

Le souvenir collectif de l'après-guerre est caractérisé par un petit nombre de clichés qui ont marqué les mémoires au fer rouge et en profondeur : le soldat russe qui arrache son vélo à une femme ; les silhouettes sombres qui proposent avec insistance quelques œufs au marché noir ; les abris provisoires en tôle Nissen où logent les réfugiés et les bombardés ; les femmes qui brandissent devant les soldats revenant de captivité la photo de leurs maris disparus. Ces images, peu nombreuses, ont une telle force visuelle qu'elles structurent le souvenir public des premières années de l'après-guerre à la manière d'un immuable film muet. Mais la moitié de la vie passe ainsi sous le tapis.

Alors que le souvenir place généralement le passé sous un jour d'autant plus clément que les années qui nous en séparent sont nombreuses, l'après-guerre a suivi un parcours inverse. Son image est devenue de plus en plus sombre à mesure que l'on s'éloignait de lui. Cela tient entre autres au besoin largement répandu parmi les Allemands de se considérer comme des victimes. Plus on noircissait le récit des deux hivers de famine effectivement terribles que furent ceux de 1946 et 1947, moins ce peuple était coupable au bout du compte – c'est du moins ce que beaucoup semblaient croire.

En écoutant plus attentivement, on entend le rire. Dès 1946, un cortège du lundi des Roses traverse la ville de Cologne effroyablement dépeuplée. La journaliste Margret Boveri se rappelle que “la proximité constante de la mort augmentait immensément l’impression de vivre”. Elle raconte qu’elle éprouva un tel bonheur au cours des années où il n’y avait rien à acheter qu’elle décida par la suite de ne plus faire d’acquisitions importantes.

On ne peut pas comprendre la misère si l’on ne comprend pas le plaisir qu’elle procure. Avoir échappé à la mort plongeait les uns dans l’apathie, les autres dans une joie de vivre éruptive qu’ils n’avaient jamais connue. L’existence était totalement désorganisée, les familles étaient éparpillées, les anciennes relations perdues, mais les gens se mélangeaient de nouveau et ceux qui étaient jeunes et courageux ressentaient ce chaos comme un terrain de jeu sur lequel ils devaient chaque jour tenter leur chance. Comment ce bonheur qu’éprouvèrent beaucoup de femmes en cet instant de liberté put-il se dissiper de nouveau aussi vite au cours des années de l’essor économique? À moins qu’il n’ait pas du tout disparu, en tout cas pas autant que veulent le faire croire les caricatures courantes des années 1950?

La Shoah joua dans la conscience de la plupart des Allemands de l’après-guerre un rôle tellement mineur qu’on pourrait en être choqué. Certains étaient certes conscients des crimes commis sur le front de l’Est et reconnaissaient une sorte de culpabilité fondamentale liée au fait que l’Allemagne avait déclaré la guerre, mais l’assassinat de millions de Juifs allemands et européens ne trouvait aucune place dans la pensée et la sensibilité. Très rares furent ceux qui l’évoquèrent publiquement, à l’instar du philosophe Karl Jaspers. Les Juifs n’étaient même pas mentionnés explicitement dans les reconnaissances de culpabilité des Églises protestante et catholique, qui firent l’objet de longues discussions.

Le caractère inconcevable de la Shoah déteignit aussi, de manière perfide, sur le peuple qui en était l’auteur. Les crimes étaient d’une telle dimension que la conscience collective les effaçait de sa mémoire à l’instant même où ils étaient commis. Que même des personnes de bonne volonté se soient refusées à réfléchir à ce qui arrivait à leurs voisins déportés a ébranlé jusqu’à nos jours la confiance dans l’espèce humaine. Mais très peu celle de la majorité des contemporains de cette époque.

Le refoulement et le silence qui ont entouré les camps de concentration se sont prolongés après la fin de la guerre, même si les Alliés ont tenté de forcer les vaincus à se confronter aux crimes du national-socialisme, par exemple avec des films comme *Death Mills*¹.

Helmut Kohl a parlé de la “grâce de la naissance tardive” pour exprimer le fait que la génération montante avait beau jeu dans cette affaire. Mais il y eut aussi la grâce de la terreur vécue. Les nuits de bombardements,

les rudes hivers des premières années d'après-guerre et la lutte pour la survie dans un cadre quotidien anarchique ne laissèrent pas à beaucoup d'Allemands le loisir de réfléchir au passé. Eux-mêmes se considéraient comme des victimes – s'épargnant ainsi la tâche de penser aux victimes réelles et profitant d'une chance problématique. Car parmi ceux qui étaient restés à peu près corrects, une personne qui aurait assumé dans toute son ampleur le génocide systématique commis en son nom parce qu'elle l'avait toléré et avait détourné les yeux n'aurait sans doute pas pu rassembler le courage existentiel et l'énergie nécessaires pour survivre aux années de l'après-guerre.

L'instinct de survie élimine les sentiments de culpabilité – un phénomène collectif que l'on peut étudier dans les années qui suivirent 1945 et qui perturbe forcément en profondeur la confiance que nous avons dans le genre humain, mais aussi dans les fondements de notre propre personnalité. La manière dont deux sociétés antifascistes et inspirant la confiance ont pourtant pu, chacune à sa manière, s'établir sur la base du refoulement et de l'altération des faits constitue une énigme que cet ouvrage aimerait éclairer en étudiant les défis extrêmes et les styles de vie singuliers des années d'après-guerre.

Bien que des livres comme *Le Journal d'Anne Frank* ou *L'État SS* d'Eugen Kogon aient perturbé le processus de refoulement, beaucoup d'Allemands attendirent le second procès d'Auschwitz, à partir de 1963, pour se confronter aux crimes qui avaient été commis. Aux yeux de la génération suivante, ils s'étaient discrédités à l'extrême en reportant cette prise de conscience, même si, du point de vue purement matériel, les enfants tiraient un profit considérable de cet ajournement. Rarement dans l'histoire un conflit de générations fut mené avec plus d'amertume, de colère, mais aussi de suffisance, que par les adolescents de 1968 et les universitaires qui furent leurs compagnons de route.

L'impression que nous avons gardée des années d'après-guerre est marquée par la vision de ceux qui sont nés à cette époque. Les enfants anti-autoritaires étaient tellement indignés par la génération de leurs parents extrêmement difficile à aimer, leur critique était tellement éloquente que l'image mythique de l'esprit étiqué et étouffant qu'il leur fallut démanteler continue à dominer l'image des années 1950, alors même que la recherche a produit depuis des résultats plus nuancés. La génération née autour de 1950 se plaignait dans le rôle de celle qui a rendu l'Allemagne fédérale habitable et a donné du cœur à la démocratie – une image qu'elle entretient constamment. La forte présence de l'ancienne élite national-socialiste dans les administrations de l'Allemagne fédérale avait effectivement de quoi inspirer le dégoût, tout comme l'obstination avec laquelle on mit en œuvre l'amnistie des criminels nazis. Mais les recherches effectuées au cours de la préparation de ce livre ont montré que l'après-guerre fut une période plus riche en controverses, son atmosphère plus ouverte,

ses intellectuels plus critiques, le spectre de ses opinions plus large, son art plus innovateur et le quotidien plus contradictoire que ne le laisse encore penser la représentation qu'on en avait en cette année pivot que fut 1968.

Il existe une autre raison pour laquelle les quatre premières années de l'après-guerre, en particulier, constituent un point aveugle relatif dans le souvenir historique. Elles forment entre les grands chapitres et les grands champs de recherche historique une sorte de *no-man's-time* que personne, pour dire les choses clairement, n'a vraiment intégré à son champ de compétence. Le premier grand chapitre de l'histoire universitaire traite du régime national-socialiste qui s'achève avec la capitulation de la Wehrmacht, l'autre raconte l'histoire de la République fédérale et de la RDA, et se concentre tout au plus sur la réforme monétaire et le blocus de Berlin, considérés comme la préhistoire de la création de ces deux États. Les années qui séparent la fin de la guerre et la réforme monétaire, le "big bang" économique de l'Allemagne fédérale, représentent d'une certaine manière un temps mort pour l'historiographie. Pour l'essentiel, la nôtre est toujours structurée comme une histoire nationale centrée sur l'État considéré comme un sujet politique. Or quatre centres politiques différents ont été responsables de l'histoire allemande après 1945 : Washington, Moscou, Londres et Paris – une situation qui ne répond pas aux règles du genre définies par l'histoire nationale.

L'examen des crimes commis contre les Juifs et les travailleurs forcés s'arrête lui aussi le plus souvent à l'heureuse libération des survivants par les soldats américains. Mais que leur est-il arrivé ensuite ? Comment se sont comportés les quelque 10 millions de détenus affamés, déportés de leur pays natal et laissés sans surveillance dans le pays de ceux qui avaient fait souffrir et assassiné leurs proches ? La manière dont se conduisirent les soldats alliés, les Allemands vaincus et les travailleurs forcés libérés compte au nombre des aspects les plus sinistres, mais aussi les plus fascinants des années de l'après-guerre.

Au fil de l'écriture de ce livre, les centres de gravité se sont déplacés, passant des éléments de civilisation liés au quotidien, du déblaiement des gravats, des amours, du vol et des achats à la vie culturelle et intellectuelle ainsi qu'au design. Les questions portant sur la conscience, la culpabilité et le refoulement se posent désormais avec plus d'acuité. Les instances de la dénazification, qui eut aussi un aspect esthétique, prennent d'autant plus d'importance. Si la notoriété du design des années 1950 a duré si longtemps, cela tient à son ahurissant pouvoir performatif : en remodelant leur environnement, les Allemands se sont eux-mêmes transformés. Mais sont-ce réellement les Allemands qui ont changé d'une manière si radicale la forme de leur univers ? À côté du design, c'est autour de l'art moderne qu'a éclaté un conflit dans lequel les puissances d'occupation tiraient elles aussi les ficelles. Ce qui était en jeu, c'était l'aménagement esthétique des deux républiques allemandes, rien de moins que le sens de

la beauté au temps de la guerre froide. En toute logique, même la CIA y fut donc engagée.

Bien plus que notre époque, l'après-guerre fut une période où l'on se plongeait inlassablement, avec finesse, esprit et subtilité, dans des conversations empreintes de gravité, comme si l'on avait pu renouer sans la moindre interruption avec des formes de relations remontant à la fin d'un XIX^e siècle présenté comme le bon vieux temps. Nous en savons beaucoup aujourd'hui sur la Shoah. Ce que nous savons moins précisément, c'est la manière dont on pouvait continuer à vivre dans son ombre. Comment un peuple parle-t-il de morale et de culture lorsque des millions et des millions de personnes ont été assassinées en son nom ? Doit-il, par décence, renoncer à tout propos sur la décence ? Laisser ses enfants déterminer par eux-mêmes ce que sont le bien et le mal ? Les médias débordaient alors d'interprétations, tout comme les autres rouages de la reconstruction. Tout le monde parlait d'"appétit de sens". La philosophie pratiquée "sur les ruines de l'existence" envoya la conscience de soi en maraude intellectuelle. On chapardait du sens comme on volait des pommes de terre.

CHAPITRE 1

L'HEURE ZÉRO ?

IL N'Y AVAIT JAMAIS EU AUTANT DE COMMENCEMENT.
NI AUTANT DE FIN

LE CRITIQUE THÉÂTRAL FRIEDRICH LUFT vécut la fin de la guerre dans une cave. C'est là, dans le sous-sol d'une villa située à proximité de la place Nollendorf à Berlin, dans l'"odeur de fumée, de sang, de sueur et de gnôle", qu'il passa les dernières journées du combat final en compagnie de quelques autres personnes. On était plus en sécurité dans la cave que dans les appartements exposés aux tirs croisés de l'Armée rouge et de la Wehrmacht. "Dehors, c'était l'enfer. Quand on jetait un coup d'œil à l'extérieur, on voyait un char allemand en plein désarroi se frayer un chemin dans les coulées ardentes que formaient les alignements d'immeubles, puis s'arrêter, tirer et faire demi-tour. De temps en temps, un civil courant d'un endroit à couvert à l'autre trébuchait sur la chaussée éclatée. Une mère fuyait une maison bombardée et en flammes, poussant un landau pour rejoindre l'abri le plus proche¹."

Un vieil homme qui s'était tenu accroupi pendant tout ce temps à proximité du soupirail fut déchiqueté par un obus. À un moment, quelques soldats échappés d'un bureau du haut commandement de la Wehrmacht firent irruption, "des types énervés, sans volonté, malades". Chacun portait un carton plein de vêtements civils afin de pouvoir se rendre plus discret "si les choses tournaient mal", comme ils disaient. Combien de fois encore les choses allaient-elles donc tourner mal ? Mais foutez-nous le camp, lançaient entre leurs dents les habitants de la cave. Personne ne voulait être à proximité de ces hommes "au moment où tout se jouerait". Le cadavre du chef de bloc² passa devant eux sur une charrette. Il s'était jeté par la fenêtre.

Soudain, quelqu'un se rappela que des piles de drapeaux à croix gammée et de portraits de Hitler étaient encore stockées dans la maison d'en face. Quelques courageux traversèrent la rue pour brûler tout cela : il fallait absolument s'en débarrasser avant que les Soviétiques arrivent. Quand le bruit des armes s'intensifia tout à coup et que le critique théâtral regarda prudemment par le soupirail, il aperçut une patrouille de SS postée en surveillance derrière un reste de mur. Les hommes "passaient

tout au peigne fin”, à la recherche de déserteurs qu’ils pourraient entraîner avec eux dans la mort. “Alors tout devint plus silencieux. Lorsque nous avons prudemment monté l’escalier étroit, après une interminable attente aux aguets, il pleuvait doucement. Nous avons vu la lueur des drapeaux blancs sur les immeubles situés de l’autre côté de la place Nollendorf. Nous nous sommes attaché des chiffons blancs au bras. Déjà, deux Russes franchissaient le petit mur par-dessus duquel nous avons vu ces SS tellement menaçants un peu plus tôt. Nous avons levé les mains et désigné nos brassards. Ils ont agité les bras. Ils souriaient. La guerre était terminée.”

Pour Friedrich Luft, ce que l’on appellerait ultérieurement l’“heure zéro” avait sonné le 30 avril. À cette date, 640 kilomètres plus à l’ouest, à Aix-la-Chapelle, la guerre était déjà finie depuis six mois : au mois d’octobre 1944, la ville avait été la première cité allemande prise par les Américains. À Duisbourg, le conflit armé s’acheva le 28 mars dans les quartiers situés sur la rive gauche du Rhin, seize jours plus tard seulement dans ceux de la rive droite. Même pour la capitulation officielle de l’Allemagne, il existe trois dates différentes. Le 7 mai, le général d’armée Alfred Jodl signa la capitulation sans condition à Reims, au QG du général américain Dwight D. Eisenhower. Bien que le document ait explicitement reconnu les Alliés occidentaux et l’Armée rouge comme vainqueurs, Staline tint à ce que la cérémonie soit répétée en sa présence. Le 9 mai, l’Allemagne capitula donc une seconde fois ; c’est le général feld-maréchal Wilhelm Keitel qui signa cette fois-ci le document au QG soviétique, à Berlin-Karlshorst. À l’intention des livres d’histoire, les puissances victorieuses s’accordèrent sur la journée qui séparait les deux signatures, le 8 mai, date à laquelle il ne s’était en réalité strictement rien passé de ce point de vue³.

Pour Walter Eiling, en revanche, même quatre ans plus tard, l’heure zéro n’était pas encore arrivée : il était toujours incarcéré au centre de détention de Ziegenhain pour “infraction au décret contre les personnes nuisibles au peuple”. Ce serveur originaire de Hesse avait été arrêté en 1942 pour avoir acheté à l’approche de Noël une oie, trois poulets et dix livres de viande en salaison. Un tribunal national-socialiste l’avait condamné en comparution immédiate pour “violation des règles de l’économie de guerre” à huit ans de détention suivis d’une période probatoire. Après la fin de la guerre, Walter Eiling et sa famille crurent qu’il allait bénéficier d’une libération rapide. Mais les autorités judiciaires n’avaient aucune intention de s’occuper de son affaire. Quand le ministre de la Justice du Land de Grande-Hesse, placé sous supervision militaire américaine, annula cette peine d’une dureté absurde, son administration considéra que cette mesure mettait certes un terme à la peine de détention, mais pas à la période probatoire, et Walter Eiling resta en prison. Les demandes de libération ultérieures furent rejetées au motif

que le détenu était instable, avait une tendance à l'arrogance et n'était pas encore en état de reprendre le travail.

Dans la cellule d'Eiling, la dictature du régime national-socialiste dura au-delà de la fondation de l'Allemagne fédérale⁴. Des destins comme le sien expliquent pourquoi le concept d'heure zéro fut par la suite vivement contesté. Il est vrai que le gros de l'élite national-socialiste continuait à travailler allègrement au siège des grands groupes économiques, dans les amphithéâtres et les bureaux de l'Allemagne fédérale. Le discours sur l'heure zéro masque ce type de continuité. Il servait par ailleurs à souligner la volonté de recommencement, à établir une césure normative claire entre l'ancien et le nouvel État, même si la vie qui continuait bien entendu à s'écouler charriait encore quantité de débris hérités du III^e Reich. De plus, le concept d'heure zéro était pour beaucoup de personnes d'une évidence tellement immédiate au regard de la césure élémentaire qu'ils avaient vécue que cette expression non seulement est restée en usage jusqu'à nos jours, mais connaît même une renaissance dans la recherche⁵.

Tandis que, dans la cellule de Walter Eiling, le règne de l'iniquité se prolongeait dans toute sa brutalité, ailleurs s'effondrait l'ordre public sous toutes ses formes. Les policiers désemparés semblaient ne plus savoir s'ils occupaient encore leur fonction. Quiconque portait un uniforme l'ôtait, le brûlait ou le teignait. De hauts fonctionnaires s'empoisonnaient, de plus modestes se jetaient par la fenêtre ou s'ouvraient les veines. Le *no-man's-time* commença; les lois n'avaient plus cours, nul n'était plus responsable de rien. Rien n'appartenait plus à personne, sauf à être assis dessus. Nul n'était plus responsable, personne n'assurait plus la protection. L'ancien pouvoir était parti en courant, l'autre n'était pas encore là; seul le bruit de l'artillerie indiquait qu'il allait arriver à un moment ou à un autre. Même les plus aisés se mirent alors à piller. De petites hordes prenaient d'assaut les magasins d'alimentation, écumaient les appartements abandonnés en quête de produits comestibles et d'un endroit où dormir.

Le 30 avril, au cœur de la capitale ravagée par les combats, alors qu'il se trouvait en compagnie de la journaliste Ruth Andreas-Friedrich, du médecin Walter Seitz et du comédien Fred Denger, le chef d'orchestre berlinois Borchard découvrit un bœuf blanc. Le groupe était en train de chercher à se mettre à l'abri d'une attaque de chasseurs en rase-mottes lorsque cet animal surgit devant eux, en bonne santé, l'œil tendre : une vision surréaliste dans ce décor de terreur enfumé. Ils l'encerclèrent, le tirèrent doucement par les cornes et arrivèrent à le conduire précautionneusement dans la cour de l'immeuble où ils avaient trouvé un abri. Mais ensuite? Comment quatre membres de la bourgeoisie cultivée peuvent-ils abattre un bœuf? Le chef d'orchestre, qui parlait le russe, eut le courage d'interpeller un soldat soviétique qui passait devant l'immeuble. Il les

aida à abattre l'animal de deux coups de pistolet. Les amis se mirent alors, en hésitant, à découper la carcasse avec des couteaux de cuisine. Mais ils ne restèrent pas longtemps seuls avec leur proie. "Et soudain, comme vomie par les Enfers, une foule bruyante se précipite autour du bœuf mort, nota Ruth Andreas-Friedrich dans son journal. Ils sortent, en rampant, de leurs innombrables tanières. Des femmes, des hommes, des enfants. Est-ce l'odeur du sang qui les a attirés? Et déjà tout le monde se dispute les lambeaux de viande. Cinq poings ensanglantés arrachent la langue du gosier. Voilà donc à quoi ressemble l'heure de la libération. L'instant que nous avons attendu douze ans⁶?"

Il fallut onze jours entre le moment où l'Armée rouge franchit pour la première fois la limite de la ville à Malchow et celui où elle avança dans les derniers quartiers à l'intérieur de la ville. La fin de la guerre ne sonna pas non plus partout en même temps dans la capitale allemande. Marta



Techniques de survie en milieu urbain : un Berlinois se procure du bois de chauffe. Il n'est plus resté grand-chose du parc du Tiergarten.

Hillers, elle aussi journaliste à Berlin et qui raconta son histoire sous le sceau de l'anonymat, attendit le 7 mai pour oser reprendre son vélo dans la ville en ruine. Sa curiosité la poussa à quitter Berlin-Tempelhof pour rouler quelques kilomètres en direction du sud ; le soir, elle nota dans son journal : "Ici, la guerre est plus vieille d'un jour que chez nous. On aperçoit déjà des civils qui balaient le trottoir. Deux femmes tirent et poussent un véhicule sanitaire complètement calciné, sans doute extrait des décombres. Au sommet de la voiture, une vieille femme est couchée sous une couverture de laine, le teint anémique ; mais elle vit encore. Plus je roule vers le sud, et plus la guerre recule dans le temps. Ici, on aperçoit déjà des Allemands qui forment des groupes et parlent ensemble. Dans notre coin, on ne s'y risque pas encore⁷."

Une fois le bœuf blanc découpé et dépecé, le chef d'orchestre Borchard et ses amis entrèrent dans un appartement bombardé et fouillèrent les armoires. Ils ne trouvèrent pour tout produit comestible que d'énormes réserves de poudre édulcorée effervescente qu'ils engloutirent en riant. Lorsqu'ils essayèrent, dans un concert de plaisanteries, les vêtements des habitants inconnus, ils furent soudain effrayés par leur propre impudence. Leur allégresse s'étant dissipée, ils se couchèrent tous les quatre, accablés, dans le lit conjugal des habitants inconnus qui portaient, à en croire la sonnette à leur porte, le nom de Machulke. "Domicile adoré", lisait-on sur une broderie aux couleurs vives accrochée au-dessus du lit.

Le lendemain, Ruth Andreas-Friedrich poursuivit son périple à travers la ville et chercha à reprendre contact avec ses collègues, ses amis et ses parents. Comme eux tous, elle était avide d'informations, de rapports sur la situation et d'estimations. Quelques jours plus tard, la vie à Berlin s'était suffisamment apaisée pour qu'elle puisse réintégrer son logement sévèrement endommagé. Elle édifia sur le balcon un âtre provisoire fait de pierres ramassées aux alentours, pour pouvoir se chauffer un peu. Une robinsonnade au milieu de la grande ville. Il n'était même pas question de gaz ou d'électricité.

Elle relève dans son journal ses brusques changements d'humeur. Hitler était mort, l'été arrivait et elle voulait enfin faire quelque chose de sa vie. Elle brûlait d'impatience à l'idée d'employer de nouveau sa force de travail, son talent pour l'observation, son don pour l'écriture. Deux mois s'étaient écoulés depuis la fin de la guerre lorsqu'elle écrivit, dans un moment d'euphorie : "Toute la ville est plongée dans l'ivresse de l'attente. On voudrait se dédoubler à l'infini, tant l'ardeur de l'action nous dévore, on voudrait avoir des milliers de mains et des milliers de cerveaux. Les Américains sont là. Les Anglais, les Russes. Et les Français ne doivent pas être bien loin. [...] La seule chose qui importe, c'est que nous soyons au centre de l'activité. Que les puissances mondiales se rencontrent dans nos ruines et que nous prouvions aux agents de ces puissances mondiales à



Ne pas se retourner, regarder vers l'avant. Une petite famille avance vers l'avenir. Derrière elle, les ruines de Munich.

quel point notre ardeur est sérieuse, quel immense sérieux nous mettons dans nos efforts de réparation et d'ascension. Berlin connaît une activité folle. Si, maintenant, on nous comprend, si l'on nous pardonne, on pourra tout obtenir de nous. Tout ! Nous faire reconnaître tout ce qu'on voudra. Que nous renions le nazisme, que nous préférons le nouvel état des choses, que nous voulons travailler et que nous sommes, au fond de nous-mêmes, pleins de bonne volonté. Jamais encore nous n'avons été si mûrs pour la rédemption⁸."

On pourrait croire que l'humeur des Berlinoises était à l'image de leur ville : abattue, vaincue, délabrée. En réalité, l'autrice du journal, âgée de 44 ans, était "ivre d'attente", et ce n'était pas seulement sur le plan spirituel. Elle voyait toute la ville prête à se mettre au travail à pleine vapeur. Ruth Andreas-Friedrich avait appartenu au petit groupe de Résistance "Oncle Émile" ; au mémorial de Yad Vashem, à Jérusalem, on lui rend

hommage comme “Juste parmi les nations”. Ceux qui voulaient se jeter à corps perdu dans le travail n'étaient donc pas seulement des Allemands insensibles. Le suicide de Hitler ne remontait qu'à deux mois et déjà Berlin souhaitait revenir au “centre de l'activité”, pour reprendre les mots de cette opposante aux nazis ; la ville aspirait déjà à l'ascension et au pardon.

Derrière cet appel furieux au recommencement, il y a la fin d'un enfer dont on ne percevait en chaque lieu qu'un minuscule détail. La troisième génération des historiens travaille aujourd'hui à sa description, pour permettre une compréhension même approximative des dimensions de la terreur. Elles demeurent inconcevables. Personne ne peut se figurer ce que représentent 60 millions de morts dus à la guerre. Il existe cependant des ponts aux ânes pour rendre au moins plus concrètes les dimensions statistiques. Quarante mille personnes lors de la tempête de feu déclenchée pendant les bombardements de l'été 1943 sur Hambourg – un enfer que son effroyable imagerie a profondément enfoui dans la mémoire et qui a coûté la vie à environ 3 % de la population de la ville. Aussi terribles qu'aient été ces événements, le taux de victimes dans l'ensemble de l'Europe était plus de deux fois supérieur. La guerre coûta la vie à 6 % des Européens. Le taux de mortalité en Europe fut deux fois supérieur à celui que connut Hambourg pendant sa catastrophe. En Pologne, c'est même un sixième des habitants qui perdit la vie, soit 6 millions de personnes. Mais ce sont les Juifs qui connurent le sort le plus terrible. Dans leurs familles, on ne comptait pas les morts, mais les survivants.

L'historien Keith Lowe écrit : “Même ceux qui ont vécu la guerre, qui ont été témoins de massacres, qui ont vu des champs jonchés de cadavres et des fosses communes pleines de corps sont incapables de saisir la véritable ampleur de la tuerie qui s'est déroulée dans toute l'Europe d'un bout à l'autre de ce conflit⁹.” C'était encore plus vrai immédiatement après la fin de la guerre. Chaque individu avait suffisamment à faire pour surmonter le chaos qu'il avait trouvé en sortant de son abri antiaérien. Comment quelque chose ressortirait-il jamais de cette catastrophe, surtout en Allemagne, qui en portait l'entière responsabilité ? Ils n'étaient pas rares, ceux qui considéraient le simple fait de survivre comme une injustice et qui, au moins sur le plan rhétorique, haïssaient leur cœur parce qu'il continuait à battre.

Mais c'est précisément un jeune homme de 26 ans, Wolfgang Borchert, que la postérité allait garder en souvenir comme un sombre spécialiste de la lamentation, qui tenta de transformer le poids de la survie en une manifeste emphatique de sa génération. Borchert avait été enrôlé en 1941 dans la Wehrmacht et envoyé sur le front de l'Est. Il y fut sanctionné à plusieurs reprises pour des propos relevant de la “démoralisation de la force de défense”. Lourdemment marqué par les expériences du front et de

la détention, ainsi que par une maladie du foie restée sans soins, il parcourut, en 1945, 600 kilomètres à pied pour rentrer à Hambourg. C'est là qu'il écrivit le texte d'une page et demie intitulé *Génération sans adieu*. Il y chantait, avec une détermination furieuse, le nouveau départ d'une génération dont le passé avait littéralement été aboli d'un coup de fusil. Le psychisme, tel était le sens du titre de ce texte, ne pouvait plus disposer du passé, ou bien parce qu'il n'était pas représentable, ou bien parce qu'il représentait un traumatisme, ou bien parce qu'il avait été refoulé sans autre forme de procès. *Génération sans adieu* est un manifeste de l'heure zéro : "Nous sommes la génération sans lien et sans fond. Notre fond est abîmé. Nous sommes la génération sans bonheur, sans patrie et sans adieu. Notre soleil est étriqué, notre amour cruel, notre jeunesse est sans jeunesse¹⁰."

Le texte rhapsodique de Borchert, avec son battement monotone, est marqué par une désorientation pleine d'allant. Il magnifie, non sans fierté, une attitude de froideur mêlée d'audace. Cette jeunesse a trop souvent fait ses adieux aux morts pour pouvoir encore ressentir la rupture : en réalité, les adieux sont "légion". Les dernières lignes du texte parlent de la force que ce jeune homme atteint d'une maladie incurable comptait déployer dans l'avenir : "Nous sommes une génération sans retour, car nous n'avons rien à quoi nous pourrions retourner. [...] Mais nous sommes une génération de l'arrivée. Peut-être sommes-nous une génération pleine d'arrivée sur une étoile nouvelle, dans une vie nouvelle. Pleine d'arrivée sous un soleil nouveau, à des cœurs nouveaux. Peut-être sommes-nous pleins d'arrivée à un amour nouveau, à un rire nouveau, à un Dieu nouveau. Nous sommes une génération sans adieu, mais nous savons que toute arrivée nous appartient¹¹."

Génération sans adieu est la pétition de principe poétique d'une cohorte de laissés-pour-compte qui ont perdu le ressort nerveux permettant de regarder en arrière. Le refus choquant qu'opposèrent de nombreux Allemands à l'idée de se demander comment tout cela avait pu se produire est ici littéralement élevé au rang de programme. On efface le tableau où est inscrit ce que l'on a vécu, on le libère pour un texte nouveau, un "Dieu nouveau". Arrivée sur une nouvelle étoile.

Le mot "refoulement" serait ici un euphémisme. Il s'agit d'un programme conscient. On commence dans l'emphase et l'on finit dans l'amertume. Wolfgang Borchert savait bien sûr parfaitement que la table rase est une illusion, un vœu pieux. Personne n'avait à lui expliquer ce que sont les souvenirs douloureux. L'oubli était l'utopie du moment.

Un poème de l'heure zéro lui a même donné le statut d'une sorte de manifeste. C'est le célèbre *Inventaire* de Günter Eich, rédigé à la fin de 1945. Un homme y énumère ses biens, son équipement pour le recommencement :

*Voici mon bonnet,
voici mon manteau,
et là, mon nécessaire de rasage
dans le sac de toile.*

[...]

*Dans le sac à pain se trouvent
une paire de chaussettes en laine
et deux ou trois choses
que je ne révèle à personne.*

[...]

*Voici mon bloc-notes,
voici ma toile de tente,
voici ma serviette éponge,
voici mon fil à coudre.*

C'est son laconisme excitant qui a fait d'*Inventaire* la quintessence de la littérature d'après-guerre. Si les "écrivains de la coupe claire", comme ils s'appelaient eux-mêmes, s'opposaient aux grands mots ronflants, c'est qu'on les leur avait fait prononcer et qu'ils s'étaient sentis trompés par eux. Leur capacité d'enthousiasme était elle aussi en ruine. On voulait désormais s'en tenir au plus simple, au plus personnel, à ce que l'on pouvait étaler sur la table – une proclamation lyrique de la "génération sceptique" que le sociologue Helmut Schelsky allait porter sur les fonts baptismaux en 1957 avec toute son ambivalence intellectuelle ; il rencontrerait un grand écho¹². L'inventaire lyrique dressé par Günter Eich évite lui aussi le souvenir : il entre dans la nouvelle existence avec pour tout bagage sa méfiance, son manteau, son crayon et son fil à coudre (et avec quelque chose "que je ne révèle à personne" – une tournure qui constitue à proprement parler le clou du texte).

Marta Hillers s'est elle aussi livrée à un inventaire dans son journal. Il est devenu célèbre en raison de la lucidité et de la franchise avec lesquelles elle a décrit la vague de viols qui a accompagné l'entrée de l'Armée rouge en Allemagne. Pour elle, l'heure zéro a été un régime de violence sexuelle permanente. Quand il fut enfin terminé, le 13 mai, elle dressa le bilan :

"D'un côté, les choses vont bien pour moi. Je suis en bonne santé et en forme. Je n'ai pas de séquelles physiques. J'ai la sensation d'être blindée pour la vie, comme si j'étais dotée de palmes spéciales pour nager dans la vase. [...] Je suis bien adaptée à ce bas monde, je ne suis pas une petite nature. [...] D'un autre côté, je ne vois que des signes négatifs. Je ne sais plus pourquoi je suis sur terre. Je ne suis indispensable à personne, je suis là et j'attends et, pour l'instant, je n'ai ni but ni tâche en vue." Elle passe en revue quelques possibilités : se rendre à Moscou, devenir communiste ou artiste ? Elle les rejette toutes : "L'amour ? Foulé aux pieds. [...] L'art,

peut-être. [...] Oui, pour ceux qui en ont le talent, que je ne possède pas. Je ne suis qu'une petite travailleuse non qualifiée et dois m'en contenter. Je ne peux être efficace et dévouée que dans un cercle restreint. Tout le reste n'est qu'attente de la fin. Et pourtant, l'obscur et surprenante aventure de la vie ne cesse de me stimuler. Si je continue d'y participer, c'est sans doute par curiosité ; et parce que cela me fait plaisir de respirer et de sentir que mes membres sont sains¹³.”

Et Friedrich Luft ? Ce critique théâtral que nous avons vu, fin avril, sortir de la cave avec un brassard blanc et marcher vers les soldats soviétiques est lui aussi resté sur place, animé par une curiosité insatiable. Il écrivait régulièrement, sous le pseudonyme d'“Urbanus”, des chroniques pour les pages culturelles du *Tagesspiegel* berlinois fondé en septembre 1945. Il y était question du fluide érotique de la grande ville, des belles robes de printemps, de l'attente tendue du moment où, le matin, passe le facteur.

Friedrich Luft fut la “Voix de la critique” à la RIAS¹⁴ de Berlin-Ouest. De février 1946 à octobre 1990, peu avant sa mort, il termina chacune de ses émissions hebdomadaires par une phrase qui mettait du baume au cœur à ses auditeurs tant elle promettait de fiabilité : “Nous nous donnons rendez-vous la semaine prochaine. Comme toujours. Même heure, même lieu, même fréquence.”

Friedrich vécut encore quatre décennies en compagnie de son épouse, une dessinatrice, dans cet immeuble dont il avait quitté la cave en 1945. Au début des années 1970, Heide Luft se rendait assez souvent dans un café de la place Winterfeldt, non loin de leur logement. Le bistrot s'appelait “Ruine”. Ce n'était d'ailleurs pas seulement son nom, c'en était vraiment une : la façade de l'immeuble, côté rue, avait été arrachée par une bombe, mais ses murs porteurs tenaient encore et formaient avec leurs parois en loques une étrange petite terrasse. Dans l'immeuble côté cour se trouvait le restaurant, toujours plein à craquer. Un arbre qui poussait depuis la cave ensevelie de l'immeuble effondré avait permis d'accrocher quelques ampoules. Au début des années 1970, ce bar était un point de rendez-vous pour ceux qui voulaient devenir un jour écrivains. C'étaient le plus souvent des étudiants. On aurait dit que la guerre venait de s'achever. Tandis que son mari fignolait chez eux les critiques qu'il rédigeait pour la radio, Mme Luft, vêtue d'un élégant manteau de fourrure, côtoyait les clients à cheveux longs, elle bavardait un peu, toujours avec intelligence et sans s'engager, et payait parfois une tournée. Elle était l'une des nombreuses personnes qui revenaient de bon cœur à l'heure zéro, chacune à sa manière.

CHAPITRE 2

DANS LES RUINES

QUI POURRA JAMAIS RANGER TOUT CELA ? STRATÉGIES DU DÉBLAIEMENT

LA GUERRE AVAIT LAISSÉ en Allemagne quelque 500 millions de mètres cubes de décombres. Pour se représenter cette masse, les gens se livraient à toutes sortes de calculs. Les *Nürnberger Nachrichten* prirent comme référence le champ Zeppelin, le terrain où se déroulaient les congrès du parti nazi à Nuremberg. Sur cette place carrée de 300 mètres de côté, les gravats auraient représenté une montagne de 4 000 mètres de haut couronnée de neiges éternelles. D'autres se représentaient les décombres berlinois, que l'on évaluait à 55 millions de mètres cubes, comme une muraille de trente mètres de largeur sur cinq mètres de hauteur qui courait vers l'ouest et atteignait ainsi, dans leur imagination, la ville de Cologne. C'est avec ce type de jeux intellectuels que l'on tentait de donner une idée concrète des masses gigantesques à déblayer. Quand on vivait à l'époque dans des villes dont certains quartiers avaient été entièrement détruits, à Dresde, Berlin, Hambourg, Kiel, Duisbourg ou Francfort, par exemple, il était impossible d'imaginer qu'on se débarrasserait un jour des décombres, et encore plus que l'on reconstruirait un jour la ville. Pour chacun des habitants qui avaient survécu dans la ville de Dresde, on comptait 40 mètres cubes de gravats.

Mais on ne pouvait pas les ramasser sous une forme aussi compacte ; les décombres s'étendaient dans toute la ville, ruines fragiles entre lesquelles on évoluait au péril de sa vie. Ceux qui y logeaient, souvent entre trois murs sur quatre et sans toit, devaient d'abord se frayer un chemin entre les montagnes de décombres et se risquer entre les restes de murs pour arriver chez eux. Les murs restants s'élevaient souvent à la hauteur de façades, sans murs porteurs latéraux, et pouvaient s'effondrer à n'importe quel moment. Au-dessus des têtes étaient suspendus des entrelacs de poutres d'acier tordues, des dalles de béton saillaient à l'horizontale d'un mur unique. En dessous, des enfants jouaient.

On avait en réalité toutes les raisons de sombrer dans le désespoir. Mais la plupart des Allemands ne s'autorisèrent même pas un bref moment d'hésitation. Dès le 23 avril 1945, alors que la guerre n'était pas

officiellement terminée, le journal d'annonces officielles de Mannheim publiait l'appel "Nous reconstruisons" :

"Nous ne pouvons provisoirement le faire que très modestement, car il s'agit dans un premier temps d'éliminer les montagnes de décombres avant de retrouver un terrain sur lequel il soit possible de construire. Mieux vaut commencer par déblayer les gravats et le faire, comme le dit le vieux dicton, devant sa propre porte. De cela nous nous sortirons bien un jour. Ce sera plus difficile lorsqu'un homme qui aura la chance de revenir se retrouvera devant sa baraque en morceaux et voudra s'y réinstaller. Il faudra y faire de la menuiserie et de la charpenterie avec une technique acquise au fil de longues années. [...] On ne peut s'en sortir que si l'on dispose de carton goudronné et de tuiles pour le toit. Pour pouvoir aider le plus vite possible le plus grand nombre d'habitants, il faut que toute personne disposant de restes de matériaux de couverture datant d'anciens travaux les remette immédiatement au bureau du bâtiment de leur arrondissement. [...] Nous voulons donc reconstruire, d'abord très modestement, pas à pas, en commençant par le clos et le couvert – ensuite, nous verrons¹."

Des quantités monstrueuses de bombes britanniques étaient certes tombées sur Mannheim, détruisant la moitié des immeubles, mais avec le système presque parfait d'abris antiaériens qu'on y avait mis en place, seul 0,5 % de sa population avait perdu la vie. C'est peut-être ce qui explique la singulière joie de vivre avec laquelle on décrit ici une scène quasiment idyllique où tout le monde donne du marteau et de la scie. Mais dans d'autres lieux aussi, on se mit à déblayer, avec un élan qui pouvait paraître macabre aux personnes extérieures.

"Commencer par reprendre pied", telle était la devise, et cela signifiait littéralement "retrouver le sol sous ses pieds". Il fallut étonnamment peu de temps pour instaurer une première forme d'ordre dans le chaos des ruines. On dégageda d'étroits passages qui permettaient d'avancer vite et commodément entre les tas de gravats. Dans les villes effondrées apparut une nouvelle topographie faite de sentiers dessinés par les pas. Dans les déserts de décombres surgirent des oasis de bon ordre. Les gens avaient parfois nettoyé les rues d'une manière tellement consciencieuse que le pavé brillait comme à la meilleure époque, tandis qu'on empilait sur les trottoirs les débris d'immeubles soigneusement triés selon leur taille. À Fribourg, en Bade, qui avait toujours eu la réputation d'avoir le coup de balai minutieux – "*Z'Friburg in de Stadt, sufer isch's un glatt*"² est sa devise, empruntée à Johann Peter Hebel –, on empilait avec tant d'amour les morceaux au pied des ruines que ce décor apocalyptique ne tarda pas à retrouver une allure presque habitable.

Sur une photographie prise en 1945 par Werner Bischof, on distingue un homme qui marche seul à travers cet enfer bien balayé. Il porte sa tenue du dimanche, nous le voyons de dos, un chapeau noir ramené vers

la nuque, il a enfoncé son pantalon de cavalier dans des bottes qui lui remontent au genou, ce qui lui donne, combiné avec sa veste élégante, l'allure d'un maître d'équitation. Il porte dans la main une corbeille en osier comme s'il allait tranquillement faire ses courses, ce qui a valu à la photo son titre officiel, *Homme en quête de quelque chose de comestible*. Il avance d'un pas vaillant ; son attitude corporelle exprime l'optimisme et la détermination, tout comme la posture de sa tête, tournée vers le haut, l'air attentif, examinant les environs avec curiosité. On a l'impression touchante que quelqu'un est arrivé par hasard dans le mauvais film.

C'était ainsi, et ça ne l'était pas. Les Allemands avaient eu beaucoup de temps pour s'habituer aux dévastations, et ils avaient désormais un certain entraînement dans l'art de débarrasser les décombres. Ils n'avaient pas attendu la fin de la guerre pour commencer. Depuis les premiers bombardements en 1940, ils avaient dû déblayer les villes et les sécuriser avec des moyens de fortune alors qu'il y avait de plus en plus de destructions. Ils avaient cependant à l'époque à leur disposition des masses de prisonniers de guerre et de travailleurs forcés qu'ils utilisaient dans des conditions inhumaines pour effectuer les travaux pénibles. Au cours des derniers mois de la guerre, personne ne savait plus combien d'entre eux étaient morts au cours de ces nettoyages. Mais après la défaite, les Allemands durent dans un premier temps accomplir ce travail eux-mêmes.

Qu'y avait-il de plus tentant que de faire appel à ceux qui avaient provoqué ce désastre ? Presque partout, au cours des premières semaines de l'après-guerre, les Alliés et leurs représentants allemands organisèrent ce qu'on appela des *PG-Einsätze*, des "interventions de membres du parti". Les anciens adhérents du NSDAP durent aider à déblayer les ruines. À Duisbourg, début mai, on annonça par voie d'affiches que ces derniers étaient tenus d'"évacuer les obstacles sur la chaussée". "Ceux-ci doivent être immédiatement évacués par les membres du parti, par les amis et les mécènes de la clique nazie. Ceux qui y sont appelés doivent se procurer les instruments nécessaires à cette fin³." Les nazis recevaient des convocations nominales, accompagnées de cette menace : "Si vous ne vous présentez pas, des détenus politiques libérés veilleront à ce que vous vous présentiez."

Cela étant dit, ces convocations n'émanaient ni du gouvernement militaire britannique ni du maire de Duisbourg. Elles étaient signées par un "Comité d'action reconstruction" derrière lequel se dissimulait une prétendue "convergence antifa", une coalition antinazie qui voulait prendre en main de manière non bureaucratique la dénazification et la reconstruction. Contrairement à ce qui se produisit dans de nombreuses villes où les comités antifa commencèrent par travailler étroitement avec les administrations municipales, le maire de Duisbourg considéra toutefois l'opération punitive du comité de citoyens comme une usurpation. Il tenta d'annuler ces convocations en apposant ses propres affiches. Mais il ne put s'imposer dans le trouble des événements de l'époque ; le "Comité

d'action reconstruction" autoproclamé parvint effectivement à forcer une quantité considérable de membres du NSDAP à se plier en grognant au travail forcé dominical.

Même si de telles opérations punitives montées par des comités de citoyens contre les nationaux-socialistes n'étaient pas la règle, l'exemple de Duisbourg montre que les Allemands ne formaient pas la masse homogène et incorrigible sous les traits de laquelle ils se présentèrent ultérieurement. Cet épisode est cependant typique du chaos administratif des premiers mois de l'après-guerre. Dès qu'ils avaient conquis une région, les Alliés démettaient automatiquement les maires en fonction et en nommaient de nouveaux à la hâte pour maintenir un minimum d'ordre. Dans le cas idéal, ils se renseignaient sur ceux qui avaient exercé la fonction avant 1933 ou faisaient appel à d'anciens sociaux-démocrates. Il arrivait que des citoyens allemands se mettent directement à disposition, pour des raisons diverses et y compris, parfois, idéalistes. Ils ne restaient souvent en fonction que pendant quelques jours, parce que les services chargés de la dénazification s'opposaient à leur nomination.

À Francfort-sur-le-Main, par exemple, le journaliste Wilhelm Hollbach resta en fonction pendant une assez longue période – quatre-vingt-dix-neuf jours. C'est un pur hasard qui l'avait conduit à la tête de l'administration municipale. Immédiatement après la capitulation, il avait voulu obtenir une audience au quartier général américain afin d'obtenir l'autorisation de créer un journal. Mieux vaut arriver trop tôt que trop tard, s'était-il dit. Hollbach n'obtint pas son blanc-seing, mais les militaires lui proposèrent la magistrature suprême de la ville. Hollbach avait fait irruption dans le bureau au beau milieu des discussions sur la personne à placer à ce poste. Ce fut du reste pour le plus grand profit de Francfort. À peine en fonction, il lança avec soin la création d'une société de recyclage des décombres qui n'allait commencer le déblaiement qu'à une date relativement tardive, mais avec d'autant plus d'efficacité.

L'écrivain Hans Fallada eut moins de chance, lui qui était devenu, là encore à la va-vite, maire de Feldberg, dans le Mecklembourg. En réalité, les Soviétiques avaient voulu l'incarcérer ou même l'exécuter parce que quelqu'un avait déposé un uniforme SS dans son jardin. Mais son interrogatoire révéla qu'il était précisément l'homme qu'il fallait pour diriger les affaires de la bourgade. Fallada, buveur et morphinomane notoire, se retrouva ainsi chargé de régler la bonne marche des affaires entre paysans, bourgeois et occupants. Cela consistait le plus souvent à réquisitionner des réserves et à organiser de grands travaux. Au bout de quatre mois, il s'effondra sous le poids de ces missions ingrates, se retrouva à l'hôpital à Neustrelitz et ne revint jamais à Feldberg, d'autant moins que ses administrés avaient entre-temps pillé sa maison⁴.

Alors que les maires et autres directeurs de services furent dans un premier temps licenciés, les employés et les fonctionnaires de niveau moyen

et inférieur commencèrent en règle générale par conserver leur poste. Les administrations militaires alliées pouvaient ainsi s'appuyer sur des rouages administratifs bien rodés. Le chaos et la routine étaient en équilibre. Même si la direction dans laquelle l'Allemagne allait évoluer était encore incertaine, les fonctionnaires connaissaient les processus à mettre en œuvre.

L'ampleur de la secousse formait un singulier contraste avec l'agilité de sa maîtrise administrative. Les services chargés des travaux de déblaiement, qui portaient des noms comme "bureau du grand rangement", "bureau des décombres", "bureau du nettoyage" ou "bureau de la reconstruction"⁵, étaient les mêmes qu'avant la fin de la guerre. On s'y disait : s'il y a eu des travailleurs forcés hier, il y en aura de nouveau aujourd'hui, il suffit de les faire venir. Il faut bien que quelqu'un fasse le ménage. Cette fois, ce ne furent ni des Russes, ni des Juifs, mais des Allemands – sous l'angle du résultat, cela ne faisait aucune différence. Les bureaux ne commandèrent donc plus la main-d'œuvre dont ils avaient besoin à la SS, comme ils en avaient pris l'habitude, mais auprès des autorités militaires américaines ou britanniques, qui leur fournissaient volontiers leurs *prisoners of war* allemands⁶. Quelle sensation ont alors pu éprouver ces fonctionnaires ? Cela leur était-il égal ? Avaient-ils des scrupules ? Il n'y avait aucune raison, car aussi pénible qu'ait pu être la vie dans les camps d'internement alliés, on n'y éreintait pas les prisonniers de guerre comme l'avait fait la SS. Et surtout, leur mort n'était ni une possibilité admise, ni *a fortiori* une fin en soi comme dans les camps de concentration.

Dans les gigantesques terrils de ruines de Berlin, le déblaiement se transforma aussi en sanction pénale. Au cours des tout premiers jours qui suivirent l'entrée des Alliés dans la ville, on lança des appels pour recruter des volontaires. Ils vinrent parce qu'on servait une assiette de soupe après le travail. Mais ce fut ensuite le tour des membres du NSDAP. Il n'était pas difficile de les débusquer, les bureaux d'arrondissement berlinois n'ayant interrompu leur travail que pendant les quelques journées du combat final. Les fonctionnaires et les employés furent dirigés par le "groupe Ulbricht" et d'autres communistes revenus d'exil en même temps que l'Armée rouge pour réorganiser la ville et renforcer la confiance dans l'administration soviétique. Leur recherche de membres du parti leur fut facilitée par un système de surveillants d'immeubles et de rues installé dès les premiers jours de l'occupation.

Parmi les premières personnes détachées se trouvait une jeune secrétaire de dix-huit ans, Brigitte Eicke. Cette membre du Bund Deutscher Mädel (BDM⁷) était en outre entrée au parti juste avant l'effondrement du régime, ce qui lui valut d'être enrôlée dans l'opération "engagement spécial des nazis". Le 10 juin 1945, elle nota dans son journal : "À six heures et demie du matin, nous avons dû nous présenter Esmarchstrasse. Je suis toujours étonné que nos cheffes et les filles de notre région qui étaient aussi au parti, par exemple Helga Debeaux, ne soient jamais ici, elles semblent expertes

dans l'art de tirer au flanc. Cette injustice est épouvantable. Nous avons dû nous rendre à la gare de Weissensee, mais tout était déjà plein à craquer et ils sont donc repartis en rangs avec nous vers la promenade. Il est vrai qu'elle est remplie de gravats et d'immondices, les tas nous montaient au-dessus de la tête. On a même trouvé des ossements humains. Nous avons pelleté ici jusqu'à midi, la pause repas a duré jusqu'à deux heures, puis nous avons repris le travail. Et il fait un temps tellement magnifique aujourd'hui, tout le monde va se promener et on les voit passer devant nous. [...] Nous avons dû travailler jusqu'à vingt-deux heures C'est épouvantablement long, surtout quand on est donné en spectacle comme ça. Nous nous tenions toujours le dos à la rue, pour ne pas voir les visages ricanants. Ça serait parfois à pleurer s'il n'y en avait pas toujours quelques-uns pour garder le sens de l'humour et entraîner les autres⁸."

Les services berlinois du bâtiment comme l'administration militaire étaient bien entendu conscients que l'on ne pourrait pas se contenter de recruter des personnes sanctionnées si l'on voulait se débarrasser de 55 millions de mètres cubes de gravats. Pour professionnaliser le déblaiement, on fit appel à des entreprises de travaux publics. En fonction de la situation politique, elles furent réquisitionnées ou mandatées contre dédommagement. Dans les quatre zones d'occupation, on employa des ouvriers du bâtiment qui, moyennant un faible salaire, mais aussi et surtout la carte de rationnement réservée aux travailleurs de force, s'éreintaient à nettoyer ces déserts de décombres.

La « femme des ruines » devint ainsi une sorte de fée de l'après-guerre. En dehors de Berlin, on la rencontrait beaucoup plus rarement qu'on ne le croit aujourd'hui. Mais à Berlin, ce travail exténuant était bel et bien l'affaire des femmes⁹. Ici, à l'apogée des travaux de déblaiement, ce sont 26 000 femmes et seulement 9 000 hommes qui maniaient la pioche. Des centaines de milliers de soldats étant morts au combat ou ayant été capturés, le manque d'hommes se fit plus lourdement sentir à Berlin que n'importe où ailleurs : avant même la guerre, la ville était déjà la capitale des femmes célibataires. Elles avaient quitté l'étroitesse de la province pour se réfugier dans la grande ville, y respirer le parfum de l'essence et de la liberté et mener une vie autonome en exerçant de nouveaux métiers féminins. Désormais, travailler comme ouvrière du bâtiment était l'unique moyen de s'en sortir un peu mieux qu'avec la carte de rationnement la plus réduite qui, avec ses sept grammes de graisse par jour, préservait tout juste de la famine.

À l'Ouest, en revanche, les femmes furent très rarement employées au déblaiement des ruines. Dans la majorité des cas, ce fut au cours d'opérations punitives organisées dans le sillage de la dénazification et des mesures disciplinaires prises contre "les jeunes filles débauchées et les femmes à partenaires multiples". Si la "femme des ruines" a pu malgré tout accéder au statut d'héroïne mythique de la reconstruction, cela tient

au spectacle inoubliable qu'offrait son intervention dans les champs de ruines. Les décombres étaient en soi photogéniques, mais les "femmes des ruines" l'étaient encore plus. Sur ces photos souvent reproduites, on les voit former de longues chaînes vers le haut des terrils. Certaines portent des tabliers, d'autres des robes au-dessus de bottes de travail grossières. Elles ont souvent des foulards noués sur le front, à la manière des conductrices de tracteurs. Elles forment ainsi des chaînes humaines sur lesquelles les seaux en tôle passent de main en main, évacuant les gravats des ruines et les déposant dans les rues où des adolescents les trient et les nettoient. Si ces images se sont gravées dans les mémoires, c'est parce que ces chaînes humaines acheminant des seaux offraient une splendide métaphore visuelle de ce sens commun dont la société de l'effondrement avait un besoin urgent. Quel contraste : ici les maisons écroulées, là-bas la solidarité de la chaîne humaine ! La reconstruction y prenait un aspect héroïque et érotique avec lequel on pouvait s'identifier avec gratitude, et



Les "femmes des ruines" sont devenues les figures mythiques de l'après-guerre, notamment parce qu'elles étaient particulièrement photogéniques. Ici, elles accomplissent leur besogne devant l'usine de cigarettes Yenidze, à Dresde.

dont on pouvait être fier malgré la défaite. La “femme des ruines” entre ainsi en concurrence iconographique avec la “*Frowlein*”¹⁰, la chérie des Américains, plus ou moins prostituée, qui hante avec une force comparable la réserve des images du souvenir.

Certaines “femmes des ruines” tiraient la langue aux photographes ou faisaient un pied de nez aux cameramen. Si certaines portaient des robes d’une élégance frappante et totalement déplacée, avec leurs cols blancs et leurs tissus légers à fleurs, cela tenait le plus souvent au fait que c’étaient les dernières dont elles aient disposé. Quand on était descendu aux abris ou quand on avait été évacué, on avait bien sûr toujours emporté ce que l’on avait de mieux. Jusqu’à la fin, les femmes avaient mis à l’abri leurs plus belles robes ; et la fin, on y était désormais.

Dans d’autres cas, la grâce incongrue des robes tenait au fait que ces prises de vue avaient été mises en scène. Dans quelques séquences des actualités hebdomadaires diffusées dans les cinémas, ces femmes se lancent les décombres avec la même élégance et la même précision que si elles suivaient un cours de gymnastique. L’effet est superbe, mais cela paraît peu crédible et peu efficace. Les images prises dans Hambourg réduit en miettes, qui avaient été commandées par Goebbels, sont totalement mensongères. De prétendues “femmes des ruines” lancent des tuiles en souriant avec une telle décontraction en direction de l’objectif que seuls des croyants aveuglés par leur foi pouvaient penser que les scènes étaient authentiques. En réalité, c’étaient des comédiennes¹¹.

La photographe de presse américaine Margaret Bourke-White portait un regard dépourvu de sentiment et de compassion sur ses congénères qui trimaient dans la poussière. Elle nota en 1945, pour un reportage à Berlin : “Ces femmes constituaient l’un des nombreux tapis roulants humains qu’on avait organisés pour les travaux de déblaiement de la ville, et elles faisaient passer leurs seaux pleins de tuiles cassées au ralenti, à un rythme tellement rodé que j’eus l’impression qu’elles avaient calculé la vitesse minimale susceptible de passer encore pour du travail et de leur rapporter leurs soixante-douze pfennigs de salaire horaire¹².”

Il est vrai que les premières opérations de déblaiement des décombres, organisées sans aucune coordination, n’étaient pas particulièrement efficaces. Les “femmes des ruines” s’étaient parfois contentées de jeter les gravats dans le puits d’aération du métro le plus proche, d’où l’on eut le plus grand mal à les extraire par la suite. En août 1945, le conseil municipal de Berlin s’adressa aux bureaux d’arrondissement et leur demanda de bloquer les “chaînes humaines de déblaiement incontrôlées”. Il fallait mettre un terme aux “opérations primitives d’évacuation des décombres”, les réorganiser immédiatement dans les règles de l’art et sous la supervision des services du bâtiment.

L’un des aspects de cette “évacuation des décombres à grande échelle et conforme aux règles de l’art” était la mise en place d’un système de

transport efficace qui permettrait de sortir les gravats des centres-villes pour les déverser sur des terrils. On utilisa à cette fin des chemins de fer de chantier issus de l'agriculture : de petites locomotives qui tiraient de minuscules wagonnets sur des rails provisoires. Les habitants de Dresde installèrent sept voies étroites de ce type. La T1, par exemple, conduisait du "secteur d'évacuation centre-ville" au terril d'Ostragehege. Quarante locomotives, portant toutes des prénoms féminins, étaient en circulation. Il y avait des déraillements en raison des rails flottants, mais grosso modo le système fonctionnait, avec des voies principales et secondaires, des gares de triage, des points de ramassage et des points de déversement. Ce train étrange qui roulait à travers les vestiges de Dresde noircis par les flammes comme à travers un Lummerland¹³ faisait appel à près de 5 000 collaborateurs. Le dernier convoi roula en 1958 et sonna la fin officielle du déblaiement des décombres de Dresde. Mais à l'époque, tous les secteurs n'étaient pas encore nettoyés, loin de là. Si, dès 1946, de vastes parties du centre-ville avaient été déblayées au point qu'Erich Kästner put y marcher pendant trois quarts d'heure sans passer devant aucune maison¹⁴, il fallut attendre 1977, trente-deux années après la fin de la guerre, pour que la dernière brigade de déblaiement de Dresde puisse mettre un terme à ses activités¹⁵.

Les masses de décombres transformaient la topographie des villes. À Berlin se formèrent des moraines de fin de guerre qui complétaient en direction du sud leurs sœurs naturelles au nord de la ville. Sur le terrain de l'ancienne école de défense technique, vingt-deux années durant, ce sont jusqu'à 800 poids lourds qui déversèrent quotidiennement une telle quantité de gravats que la montagne ainsi engendrée, judicieusement baptisée ultérieurement Teufelsberg, la "montagne du Diable", devint la plus haute élévation de Berlin-Ouest.

Côtoyer ainsi les ruines ne fut pas sans influence sur la future évolution économique de Francfort. Dès le déblaiement, on commença à entrevoir qu'à défaut de devenir en 1949 la capitale de l'Allemagne fédérale, comme on l'avait espéré, la ville serait en revanche la "capitale du miracle économique". Les habitants de Francfort montraient qu'on pouvait gagner de l'argent avec des décombres. On eut cependant dans un premier temps l'impression que les choses n'y avançaient pas d'un pouce. Alors que d'autres villes obligeaient leurs habitants à prendre la pelle et à se mettre tout de suite au travail, l'administration municipale de Francfort choisit une approche scientifique du problème. Elle analysa, réfléchit, mena des expériences. Les habitants commencèrent à grogner parce que leur ville restait inactive dans cette situation de chaos. Ailleurs, des bataillons entiers étaient employés au déblaiement, tandis qu'à Francfort on ne faisait rien "pour donner à la ville une allure plus sympathique", lisait-on dans un texte diffusé par les syndicats. Mais l'attente ne tarda pas à payer. Des chimistes francfortois découvrirent

qu'en faisant rougir les déblais à blanc on pouvait obtenir du gypse, que l'on pouvait à son tour décomposer en dioxyde de soufre et en oxyde de calcium. À la fin du processus, on obtenait du laitier de frittage qu'on pouvait parfaitement vendre comme additif au ciment.

Avec l'entreprise Philipp Holzmann AG, la ville fonda la TVG, Trümmerverwertungsgesellschaft ("Société de valorisation des décombres"), qui se lança dans le déblaiement avec du retard, certes, mais d'autant plus efficacement. Après la construction d'un grand centre de retraitement des décombres, on put même utiliser pour la reconstruction les gravats fins dont on avait fait des collines dans d'autres villes. En élaborant ainsi ce que l'on appellerait aujourd'hui un partenariat public-privé, Francfort parvint à cantonner les coûts à un niveau inférieur à celui de toutes les autres villes, et à faire de surcroît des bénéfices substantiels. À partir de 1952, la TVG afficha des bilans de fin d'exercice positifs¹⁶. La prospérité de la ville, qui s'exprime aujourd'hui sous la



Une "évacuation des décombres à grande échelle et dans les règles de l'art" supposait la mise en place d'un système de transport. Le train des gravats de Dresde roulait sur sept voies étroites, avec quarante petites locomotives qui portaient toutes des prénoms féminins.

forme visible d'alignements de gratte-ciel, a commencé sur les ruines du vieux Francfort.

Mais c'est surtout lorsqu'elle prenait la forme d'un grouillement affairé que la reconstruction enflammait l'imagination de beaucoup d'Allemands. On employait avec un plaisir frappant l'expression de "fourmilrière". Pour le lundi de Pentecôte 1945, le maire de Magdebourg appela ses administrés à participer à une opération de déblaiement bénévole – le contre-modèle de ce qui se déroulait à Francfort. Il rappela dans un premier temps la destruction complète de la ville au cours de la guerre de Trente Ans, puis aborda les missions actuelles : "Les Magdebourgeois doivent montrer leur esprit municipal, qui doit aussi, nécessairement, être un esprit collectif, en se mettant concrètement à l'ouvrage. [...] Aucune ville en Allemagne aussi touchée que l'a été Magdebourg ne serait en mesure de se débarrasser contre salaire des ruines qu'a laissées la guerre. Un petit calcul montre quelles valeurs peuvent être acquises par le travail commun ne fût-ce qu'en sortant et en classant les briques des tas de décombres : il faut 8 000 briques pour un appartement normal. Si des milliers de mains appliquées sortaient en un seul dimanche un million de briques, cela fournirait le matériau de construction nécessaire à 120 logements. [...] L'administration municipale lance un appel, chaque citoyen, chaque jeune, chaque homme doit suivre ! Pour les Magdebourgeois, le temps est venu de faire ses preuves dans la grande détresse. Vous n'avez pas le droit de vous refuser à votre ville¹⁷."

Les volontaires devaient se présenter à sept heures du matin, "sans avoir formé de groupes au préalable, par rangées de quatre, sans échelonnement". La participation était obligatoire, chacun devait dégager 100 briques de leur mortier afin de permettre leur réutilisation. Quatre mille cinq cents hommes vinrent au premier rendez-vous, ils furent deux fois plus nombreux aux suivants. Selon les villes, ce genre d'intervention resta une corvée sinistre ou fut accomplie avec une certaine joie. L'écho de ce genre d'appels au travail ne fut pas partout identique. À Nuremberg, ce sont tout juste 610 hommes qui y répondirent, sur un total de 50 000.

Les briques nettoyées étaient empilées par piliers rectangulaires de 200 pièces chacun au bord d'un champ de ruines. Pour montrer qu'on les avait décomptées avec exactitude, l'une des briques de la couche supérieure était posée à la verticale. À la fin, pour la seule ville de Hambourg, on avait ainsi collecté, nettoyé, compté et empilé 182 millions de briques.

Dans le film ... *und über uns der Himmel* ("... et au-dessus de nous le ciel"), sorti en 1947, l'acteur Hans Albers se promène en trench-coat dans les ruines de Berlin. Il chante, hors champ : "Souffle le vent du nord, il nous balaie d'un côté et de l'autre. Que sommes-nous devenus ? Un petit tas de sable au bord de la mer." La caméra opère un panoramique sur le désert sablonneux des décombres. Un groupe d'hommes s'y active. Les gens affluent, de plus en plus nombreux. Partout on donne du marteau,